



HISTOIRES NOIRES
DE LA MYTHOLOGIE



REBELLE ANTIGONE

MARIE-THÉRÈSE DAVIDSON

 Nathan

*À Maman, à Henri,
à Ivoa et Mélinée,
en mémoire de Rosine.*

Collection dirigée par Marie-Thérèse Davidson

© Éditions Nathan (Paris, France), 2005
Conforme à la loi n° 49956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN 209 282624-7
ISBN numérique 9782092521953



**HISTOIRES NOIRES
DE LA MYTHOLOGIE**

REBELLE ANTIGONE

Marie-Thérèse DAVIDSON
Illustrations : Élène USDIN

 Nathan

*Les * dans le texte renvoient au lexique en fin d'ouvrage.*



CHAPITRE 1

SUR LA ROUTE DU RETOUR

La forêt s'éclaircissait, la route descendait maintenant vers la plaine. « Thèbes ! » Antigone et Ismène se regardèrent, émues. Elles avaient parlé – ou pensé tout haut ? – d'une seule voix. Mais ce nom n'évoquait pas la même chose pour chacune d'elles.

Pour Ismène, toute jeune encore – à peine seize ans –, aux yeux clairs et au doux visage arrondi, Thèbes restait la ville protectrice de son enfance. Après la mort de la reine Jocaste¹, la mère des deux sœurs, c'est leur

1. Voir *Œdipe le maudit*, dans la même collection.

nourrice Eurynomé qui avait continué à prendre soin d'elle, la chouchoutant comme une petite fille pendant ces cinq années.

Pour Antigone, presque vingt ans, regard sombre et joues creuses, Thèbes était la cité qui avait honteusement chassé leur père Œdipe, le roi aveugle, et l'avait forcé à vivre et à mourir en exil. Elle l'avait suivi, vagabonde et mendiante comme lui, pour lui. Ce n'est que peu avant la fin qu'Ismène les avait rejoints à Colone, auprès de Thésée*, le roi d'Athènes. Après la mort de leur père, ce même Thésée leur avait donné char et escorte pour qu'elles regagnent leur ville natale en toute sécurité.

Si Ismène était pressée de retrouver le cocon de Thèbes, il n'en allait pas de même pour Antigone. Elle avait besoin de temps pour se faire à l'idée qu'elle allait être enfermée entre des murailles, enfermée dans le gynécée, l'appartement des femmes – elle qui avait goûté la liberté amère des vagabonds. Et puis, la lourde atmosphère de Thèbes...

Mais comment y songer sereinement quand on est ballotté dans un char à quatre roues, sur un chemin tout caillouteux ? Elle écarta la tenture qui les protégeait de la poussière et du regard des hommes, et appela l'officier qui chevauchait à côté d'elles :

– Arrêtons-nous un instant, j'ai envie de faire quelques pas.

Ismène descendit à sa suite.

– Que t’arrive-t-il ? Depuis un moment déjà, tu as l’air tourmenté, anxieux.

– Je ne peux pas, Ismène. Arriver à Thèbes comme si rien ne s’était passé, comme si je revenais d’une longue promenade... Je vais vous laisser repartir sans moi, je viendrai plus tard, à pied.

– Alors, tu vas encore m’abandonner, encore aller de ton côté !

Ismène, les larmes aux yeux, se tut. Antigone lui caressa la joue d’un air attendri.

– Notre séparation ne sera pas longue, petite sœur, quelques heures, un jour ou deux peut-être. Ainsi, c’est toi qui m’accueilleras quand j’arriverai à mon tour, d’accord ?

Ismène hocha la tête en reniflant doucement. Antigone embrassa sa chevelure et partit prévenir l’officier de la garde. Celui-ci fit des difficultés : il ne pouvait se résoudre à enfreindre les instructions de Thésée, son roi. Toutefois, devant l’obstination d’Antigone, il s’inclina. En apparence seulement : il la fit suivre en secret par deux soldats détachés de l’escorte.

Munie d’un manteau et de quelques provisions, Antigone regarda s’éloigner le char si inconfortable qui emportait sa passagère aux yeux rougis. Elle s’en voulait un peu. « Pourquoi ne suis-je pas plus gentille avec

Ismène ? J'ai toujours l'impression que c'est une petite fille, qu'elle ne me comprendra pas. C'est peut-être faux... »

Antigone, songeuse, marchait depuis un court moment quand un bruit la sortit de ses pensées. Attentive soudain, elle s'arrêta, jeta un regard aigu alentour. Derrière elle, un bruissement de feuilles. Ferme sur ses jambes, elle fit demi-tour, prête à se défendre. Un homme apparut, qui s'immobilisa en sortant de sa cachette. De loin, pour la rassurer sans doute, il s'inclina devant elle. Il ne savait pas que ce geste venait de le sauver d'une mort certaine : à quelques pas de là, les deux soldats cachés baissèrent leur javelot.

– Princesse Antigone ?

– Oui, c'est bien moi. D'où me connais-tu ?

– La description de ton frère Polynice était exacte.

– Polynice ! Il est donc ici, lui aussi !

Les joues de la jeune fille rosirent de joie à cette nouvelle.

– Cela fait longtemps que je vous suis de loin. Il pensait bien que je trouverais l'occasion de te parler à l'écart des autres, pour t'inviter à venir le voir.

– Bien sûr ! Où est-il ? Pas à Thèbes, je suppose. À Argos, peut-être ?

– Non plus, il a établi son camp à côté d'ici.

– Son camp ! Il n’a donc pas abandonné l’idée d’une guerre...

La voix d’Antigone s’était brisée. Ainsi Polynice comptait mettre à exécution les menaces qu’il avait proférées, la dernière fois qu’ils s’étaient vus ; et ce qu’elle craignait le plus allait arriver !

– Mène-moi jusqu’à lui.

Pouvait-elle empêcher le pire ? Elle n’y croyait guère, mais elle devait au moins essayer.

À quelques mètres de là, les deux espions se regardaient, indécis. Fallait-il suivre la princesse ? Valait-il mieux rapporter à l’officier cette surprenante rencontre en plein bois ? Finalement, ils décidèrent de la suivre. Ainsi les quatre personnages, les deux premiers à découvert, les deux autres en se cachant, changèrent de direction, en route vers l’ouest, vers le camp de Polynice.

CHAPITRE 2

LE CAMP DE POLYNICE

Le campement s'étalait à l'orée du bois, dans un repli de la montagne, invisible depuis Thèbes. Le soir tombait, des feux s'allumaient. Les yeux perçants d'Antigone cherchaient à fendre l'obscurité naissante pour apercevoir son frère. Il devait l'attendre, car dès qu'elle se présenta à l'entrée du camp, il fut là comme par enchantement. D'abord une simple silhouette, haute et raide, et puis les traits du visage chéri : les yeux sombres et ardents, les boucles châtain, le pli au milieu du front. C'est vrai qu'ils se ressemblaient, autant qu'ils ressemblaient à leur père ! Elle n'eut

guère le temps de le considérer, déjà elle ne touchait plus terre : il l'avait prise dans ses bras et la serrait à l'étouffer.

– Arrête, Polynice, tu m'empêches de respirer !

– Excuse-moi, sœurlette ! Tu es venue, merci. Viens, tu vas t'installer dans ma tente.

Ils traversèrent le camp. Les soldats s'écartaient, détournant respectueusement leurs yeux de la jeune fille.

Quand ils furent enfin seuls, le frère et la sœur restèrent un bon moment silencieux, à se regarder. L'assurance de Polynice s'effritait.

– Cela fait tant d'années que tu es partie, Antigone ! Peut-être, si tu étais restée, les choses auraient-elles été différentes.

– Ah non, tu ne vas pas, en plus, me rendre responsable de vos folies. C'est vous, Étéocle et toi, qui avez chassé notre père, moi j'ai simplement refusé de l'abandonner. J'ai fait ce qui était juste à son égard, mais pour vous aussi j'ai fait mon possible. Souvent, j'ai essayé de le faire revenir sur la malédiction qu'il vous avait alors lancée – en vain, hélas. Mais vous ? Les deux frères ? Nos aînés ! Comment avez-vous pu vous laisser amener à cet affrontement ? Les malheurs qui nous ont accablés ne vous suffisent pas ?

Antigone s'échauffait en parlant. Elle sortait enfin ce qu'elle avait sur le cœur :

– Notre père tue son propre père, épouse notre mère – qui est la sienne aussi, se crève les yeux pour se punir et ne plus lire sa honte dans le regard d’autrui ; notre mère se suicide quand elle comprend son malheur ; et vous, vous n’en avez pas assez, vous ne pouvez pas vivre en paix tous les deux ?

– *Vous ?* s’indigna Polynice. Moi, je n’ai fait que répondre à l’injustice d’Étéocle. Souviens-toi : nous savions que la malédiction des Labdacides¹ ne nous épargnerait pas si nous ne faisons très attention. Et nous nous méfions de la royauté et du pouvoir. Il nous fallait éviter la jalousie qui naît de l’injustice. La solution que nous avons trouvée était sage : nous devons régner un an tour à tour, simple conseiller de l’autre l’année suivante, pendant son règne. Ne me dis pas que ce n’était pas juste !

– Non, bien sûr. Mais vous avez abandonné cette idée depuis !

– Pas moi, rétorqua Polynice avec violence, ton frère !

– C’est le tien aussi !

– Non, ce n’est plus le mien. Il a trahi tout ce que j’aimais en lui. À mes yeux, c’est un traître, un parjure, et rien de plus.

Polynice serrait maintenant les poings de rage, il avait les larmes aux yeux. Antigone en fut effrayée, mais

1. *Descendants de Labdacos, grand-père d’Édipe.*

elle se souvint du jeune garçon qui serrait pareillement les poings quand Étéocle gagnait aux osselets. Il l'aimait pourtant, son grand frère ! Allons, tout n'était peut-être pas perdu...

– Que lui est-il donc arrivé, reprit-elle, pour qu'à la fin de l'année il refuse de te céder ta place ? Il s'est passé quelque chose entre vous ?

– Rien du tout. À force de régner, notre aîné s'est pris pour Thèbes elle-même : toutes ses décisions lui étaient inspirées par la cité, déclarait-il, et nul autre que lui ne pouvait occuper sa place ! J'ai d'abord tenté de le raisonner, de discuter. Peine perdue ! Et puis mes conseils ont déplu, ma présence elle-même a déplu, et je suis parti en exil, à Argos, loin de MA ville, loin de cette royauté qui m'était due...

– Je sais aussi bien que toi ce qu'est l'exil, j'ai même connu pire, la mendicité ! Toi, tu as reçu un accueil suffisamment heureux : tu es devenu le gendre d'Adraste, le roi d'Argos. Tu n'es pas si mal loti. Et pourtant tu veux la guerre, Polynice ? Sais-tu ce qu'est une guerre ?

– Mais je suis aussi le fils d'Œdipe ! Cette place m'est due autant qu'à mon frère !

– Et pour cette place, tu laisserais des étrangers tuer tes concitoyens, emmener les femmes en esclavage, abattre nos temples* !

– Cela n'arrivera pas, les Thébains me reconnaîtront pour leur roi.

– C’est ce que tu imagines...

Polynice baissait la tête, l’air têtue. Il ne voulait rien entendre. Face à l’obstination du jeune homme, Antigone ne savait plus que dire. Jusqu’où iraient-ils, Étéocle et lui ? Lasse de ce dialogue de sourds, elle prétextait la fatigue du voyage pour prendre quelques instants de repos... et d’isolement.

À l’entrée du camp, les deux soldats de Thésée se disputaient à voix basse. L’un voulait rentrer à Athènes : après tout, si Antigone était avec un de ses frères – peu importe lequel –, elle était en sécurité ; l’autre voulait rejoindre son capitaine à Thèbes, et lui rendre compte de la situation. Perdus dans leur différend, ils n’entendirent pas les sentinelles argiennes qui s’approchaient à pas de loup, et les firent prisonniers. Finalement, ce fut Polynice qui trancha : heureux d’apprendre avec quelle sollicitude Thésée avait traité ses sœurs, il chargea les deux gardes d’un message de remerciement pour leur roi, non sans les avoir récompensés de leur zèle. Ils reprirent donc la route du retour, un peu inquiets toutefois de l’accueil qui les attendait.

En les empêchant d’aller à Thèbes, Polynice évitait aussi le risque qu’Étéocle apprenne trop tôt l’emplacement du camp des Argiens, alors que tous les alliés n’étaient pas encore arrivés.

Le lendemain, Antigone se réveilla avec le jour. Polynice l'attendait déjà devant sa tente.

– Que vas-tu faire ? Tu ne veux pas rester avec moi ?

– Non, je retourne à Thèbes comme prévu, répondit-elle. Je veux vous éviter la guerre, c'est la seule chose qui compte.

– Je ne changerai pas d'idée, je veux ma part de royauté.

– Et si tu l'obtiens, qu'en feras-tu ?

– Ce que nous avons décidé, et qui est juste : je régnerai un an, et je rendrai le trône à Étéocle pour un an.

Attendrie par le sens aigu de la justice qui animait son frère – tout autant que son stupide entêtement –, Antigone sourit à Polynice.

– Eh bien, je serai ton porte-parole, ton messenger. Je vais essayer à mon tour de convaincre Étéocle.

Mais Polynice ne lui rendit pas son sourire ; son front restait barré du pli trop connu. De nouveau inquiète devant la violence qui habitait le jeune homme, elle sentit bien que son combat à elle n'était pas gagné d'avance.

– Au revoir, mon frère. J'espère que nous nous reverrons bientôt, sans nous cacher, dans une ville en paix.

– Cela ne dépend plus de moi, répondit Polynice avec hargne. Si Étéocle veut la guerre, il l'aura.

CHAPITRE 3

ARRIVÉE À THÈBES

Antigone emprunta la route d'Athènes, pour ne pas révéler le détour qu'elle venait de faire à l'ouest. En moins de trois heures de marche, elle arriva en vue de Thèbes. Les murailles étaient hautes et puissantes. Plus puissantes encore que dans son souvenir. Parce qu'elles lui faisaient peur ? Ou parce qu'Étéocle avait fortifié la cité ? Elle le saurait dans une heure. Quant à la solide porte de Dircé¹, elle semblait fermée. Où était-elle, l'époque bienheureuse où Thèbes n'avait rien à craindre de ses voisins, et

1. Du nom d'une rivière qui prend sa source au pied de l'acropole de Thèbes.

gardait ses sept portes ouvertes durant le jour ? Antigone secoua la tête et tenta de vaincre le sentiment d'oppression qui la gagnait au fur et à mesure que se rapprochait la ville.

Comme elle l'avait pressenti, les lourds vantaux de la porte étaient clos. L'un d'eux était seulement entrebâillé, et gardé par toute une compagnie de sentinelles. Avec sa tenue froissée et salie par le chemin parcouru, Antigone eut beaucoup de mal à se faire reconnaître par le sous-officier en faction devant la porte. Mais finalement, pris de doute devant son assurance, et peut-être frappé par sa ressemblance avec l'ancien roi, il la laissa entrer. La jeune fille, qu'une forêt n'effrayait pas, se sentait soudain si mal à l'aise dans sa propre ville qu'elle demanda – et obtint – une escorte pour l'accompagner au palais. Heureusement, car elle ne reconnaissait rien ! « Il n'y a pourtant pas si longtemps que je suis partie... » Non, il n'y avait pas si longtemps ! Mais son esprit semblait avoir effacé tous les souvenirs d'*avant*, sauf les visages de ceux qu'elle aimait.

Aussi, quels furent son soulagement et son bonheur quand, à l'intérieur du palais, elle vit Eurynomé à la porte du gynécée ! Celle-ci ne lui laissa pas le temps de parler, et s'exclama en la serrant sur sa poitrine :

– Antigone, ma petite, ma chérie ! Je me demandais si nous allions te revoir un jour. Ah, tu es bien la tête

de mule de toujours, il fallait que tu L'accompagnes jusqu'au bout...

La brave nourrice laissait couler sans honte les larmes sur ses joues.

Attirées par le bruit, Ismène et les autres servantes accoururent, et Antigone se sentit embrassée de tous côtés. Toutes riaient, pleuraient, mêlant leurs bras et leurs chevelures. Enfin, enfin, elle était arrivée, elle retrouvait un nid !

Les regardant l'une après l'autre, elle eut un mot chaleureux pour toutes celles qu'elle reconnaissait, Doris, Hermia, Sophrô, Mélainé... Et surtout Clélia, la préférée de la reine Jocaste. Tout émue de la revoir, elle lui demanda de prendre dorénavant soin d'elle.

Après ces embrassades, les deux sœurs retrouvèrent un peu d'intimité et Antigone s'empressa d'interroger Ismène.

– Comment va Étéocle ? Dans quel état d'esprit est-il ? Crois-tu qu'il veuille vraiment la guerre ?

– Je ne l'ai guère aperçu depuis hier : il prend sa fonction de roi très au sérieux et il est partout à la fois... sauf avec moi ! Mais ne t'inquiète pas, tu le rencontreras vite. Je pense que lui aussi a hâte de te revoir. Quant à la guerre, je suppose qu'en arrivant tu as remarqué les portes fermées, et les gardes qui patrouillent. Je crois que presque tous les Thébains sont maintenant sous les

armes. Et dire que c'est Polynice qui mène nos ennemis !

Sans laisser à sa sœur le temps d'intervenir, elle ajouta :

– Et toi ? Qu'as-tu fait depuis hier ? Pas de mauvaise rencontre, j'espère ?

Antigone, malgré ses bonnes résolutions à l'égard de sa sœur, lui mentit encore, et ne parla pas de son détour au camp argien. Ismène reprit :

– Il n'y a personne d'autre que tu as envie de retrouver ? Tu m'étonnes...

Surprise, l'aînée regarda sa cadette qui souriait gentiment, une légère ironie dans le regard. Soudain elle rougit fortement, pendant qu'Ismène éclatait de rire.

– Décidément, cette histoire de guerre te fait tourner la tête, insista-t-elle. Alors, tu as même oublié Hémon ?

– Hémon, répéta Antigone pensivement. Mon ancien fiancé...

– Pourquoi *ancien* ? Je t'assure que pour lui, tu n'es pas *ancienne*...

– Tu crois ? Cela fait si longtemps... Et j'ai tellement changé...

– C'est vrai, acquiesça Ismène avec une petite moue. Tu n'étais déjà pas très coquette, mais maintenant ! Non, je plaisante, tu es toujours aussi belle. La brune Antigone, aux yeux de braise... Un peu maigre seulement... Et il te faudra de belles robes...



Dans la même collection

Œdipe le maudit
Marie-Thérèse Davidson

Un Piège pour Iphigénie
Évelyne Brisou-Pellen

Les Cauchemars
de Cassandre
Béatrice Nicodème

Les Combats d'Achille
Mano Gentil

Ariane contre le Minotaure
Marie-Odile Hartmann

Temps d'orage pour Oreste
Évelyne Brisou-Pellen

Le Secret de Phèdre
Valérie Sigward

Orphée l'enchanteur
Guy Jimenes

Hector, le bouclier
de Troie
Hector Hugo

Le Réveil d'Iphigénie
Évelyne Brisou-Pellen

Les Brûlures de Didon
Gilles Massardier

Médée la magicienne
Valérie Sigward

Le Bûcher d'Héraclès
Hector Hugo

La Quête d'Isis
Bertrand Solet

Prométhée le révolté
Janine Teisson

Les Larmes de Psyché
Léo Lamarche

N° éditeur 10142871 – Dépôt légal : mai 2007
Imprimé en France par EMD S.A.S. - 53110 Lassay-les-Châteaux